

L'autre Tamanrasset, par Damien Geldreich, volontaire à Alger

Sur la photo l'on voit de profil, un couple d'Européens certainement, en maillot de bain sous un parasol, scrutant en amoureux l'horizon sur une plage de sable fin dans un cadre verdoyant. Un peu surprenant de trouver cette photo dans la revue Réfugiés éditée par le Haut Commissariat aux Réfugiés des Nations Unis. Et en y regardant de plus près on peut observer, à l'arrière plan, un tas de frusques comme la mer en charrie souvent. Et puis en y regardant de plus près, on fronce les sourcils, on sent comme un grand vide qui se crée dans son abdomen: c'est bien une main au bout d'un bras dénudé, de couleur noire qui dépasse de cet amas. Il s'agit d'un cadavre rejeté par la mer sur cette plage de plaisance, après qu'une énième embarcation de fortune ait chaviré au large. Cette photo a été prise aux Canaries, nouvel objectif des migrants clandestins d'Afrique depuis que le détroit de Gibraltar et les enclaves espagnoles au Maroc sont devenues inaccessibles.

Ces images il y en a de nombreuses dans les journaux ou les magazines, morceaux de papier dans nos mains bien loin de la réalité et en fait tellement impersonnel, images que l'on essaye d'oublier assez vite, peut-être un peu honteusement, en se replongeant le plus vite possible dans notre quotidien, en essayant de se justifier en recensant tous les problèmes plus personnels qui nous tracassent et toutes les choses qu'on a encore à faire. "Après tout c'est l'affaire des politiques." Pour moi, c'est devenu un peu différent depuis maintenant presque un an: peut-être que ce gars-là je l'ai déjà eu en face de moi, peut-être que j'ai écouté une partie de son histoire, peut-être que j'ai même fraternisé avec lui ou donné un petit quelque chose pour qu'il trouve de quoi manger pendant quelques jours. Peut être que j'ai fermé la porte derrière lui lorsqu'il a quitté mon bureau en lui disant "bonne chance".

Déjà presque un an que je reçois chaque jour de la semaine ces hommes et ces femmes qui ont quitté leur pays pour atteindre cette fameuse Europe ou tout du moins une terre où tout brille de mille lumières, où il paraît qu'il règne la paix, la justice et la prospérité, apanage d'une minorité d'habitants de cette planète qui ont eu un peu plus de chance que les autres de naître dans cet endroit. Et pourtant il m'a fallu tout ce temps pour sentir en moi la légitimité de réagir sur le sujet de la migration que nous, européens, jugeons clandestine et donc illégitime. Je pourrais vous parler des cas les plus critiques, de Félix, Camerounais atteint d'une leucémie, que nous avons dû rapatrier en urgence pour qu'il puisse mourir quelques heures après son arrivée dans son pays, en paix, entouré des siens, après tant de souffrance ; de Bala, Malien sur lequel s'est effondré un mur sur le chantier où il travaillait clandestinement, sectionnant sa moelle épinière et qui a croupi dans les hôpitaux pendant des mois, sans que personne ne veuille le soigner parce qu'il était clandestin ; je pourrais vous parler de ce petit couple de Libériens, les yeux pétillants de vie, elle est enceinte, les analyses lui ont dépisté la syphilis, le test HIV est en attente. Mais je vais me limiter à la description de ma visite dans les rochers de Tamanrasset au sud de L'Algérie, de la description du quotidien de ce qui se mettent en route pour rejoindre l'Europe. Si pour les Européens Tamanrasset signifie les grands espaces montagneux et désertiques, les plus beaux couchés de soleil, pour la plupart des Africains subsaharien en route vers l'Europe, Tamanrasset est un point de passage obligatoire durant la traversée du désert du Sahara. Les rochers de Tamanrasset, il s'agit de l'expression que l'on utilise pour désigner les collines rocailleuses où se réfugient ces voyageurs pourchassés par la Police. On m'avait déjà alarmé sur la misère de ces gens. Je voulais voir ce qu'il en était. Vers 16h j'accompagne donc la sœur N., et deux pères, B. et J., tous les deux d'Afrique subsaharienne, à la rencontre des migrants de Tamanrasset. Nous n'avons pas encore complètement quitté la ville que nous apercevons déjà ces fameux rochers parmi lesquels se dessinent quelques silhouettes humaines. Mais N. nous invite à continuer. Nous suivons l'oued, qui fait malheureusement office de décharge. Nous marchons ainsi plusieurs kilomètres parmi les tas de gravats et de détritiques en tout genre, mais le chemin que nous empruntons serpente très nettement jusqu'à l'horizon parmi ce fourbi. Jusqu'à ce qu'apparaisse, s'avançant dans notre direction une première silhouette ; il nous faut quelques minutes pour arriver à sa hauteur. Nous essayons de rentrer

en contact, ce qui se fait finalement assez facilement. Il s'agit d'un Nigérian. Après la présentation de chacun d'entre nous nous entamons la discussion. Déjà 10 mois qu'il habite dans les rochers, parce qu'il n'a pas d'argent pour continuer ou rentrer chez lui. Sa veste en sky est déchirée au niveau d'une manche, ses chaussures de sports sont trouées et son jean est passé de mode depuis bien longtemps. Il se rend en ville pour acheter quelque chose à manger, à la tombée de la nuit, il se fait moins remarquer en ville. Quel est son projet ? "J'attends que ma famille m'envoie de l'argent"... Déjà 10 mois qu'il attend. Nous lui demandons notre route. Il nous invite à continuer le long de l'Oued, "là-bas nous sommes très nombreux, il y a le camp des Libériens, le camp des Nigériens et celui des Ghanéens." Nous lui souhaitons bonne chance et chacun continue sa route.

Nous croisons ainsi de nombreux jeunes, les uns à Tamanrasset depuis peu de temps, certains depuis plus d'un an. Des Ghanéens nous racontent qu'ils se sont fait rouler par les passeurs qui devaient les conduire en Libye où ils sont autorisés à travailler: ils les ont abandonnés à Tamanrasset (qui n'est pas sur le chemin de la Libye d'ailleurs). Au détour d'un méandre de l'oued nous arrivons enfin près de ce qui semble être un premier campement. Nous sortons de l'oued, notre arrivée a déjà été annoncée, la communauté s'est regroupée pour nous recevoir. "Bonjour", ils nous répondent, les regards sont méfiants, nous nous présentons comme des membres de l'Eglise. Celui qui tient le rôle de chef nous questionne un peu tandis que les autres attroupés derrière lui nous déshabillent du regard. Ils parlent français, mais ne nous révèlent pas leur nationalité. Des échanges entre eux se font en dialecte, J. l'un des pères qui nous accompagne ne s'y trompe pas: il s'agit de Sénégalais. La confiance s'installe très vite finalement et chacun est heureux de pouvoir raconter son histoire. Le chef nous raconte qu'il est ici depuis 3 mois, il a des amis en France qui l'ont persuadé de faire le voyage. Nous leur demandons s'ils ont des problèmes avec la Police: "Quelques fois il y a des descentes, ils viennent avec des chiens, ils ramassent tout le monde et nous emmènent jusqu'à Tinzaouaten à la frontière malienne (ces déportations se font dans des conditions très difficiles, aboutissent dans des camions sur plusieurs centaines de kilomètres sur les pistes chaotiques et la chaleur du désert. Il y a déjà eu des accidents graves, des morts, enterrés à la va-vite au bord de la route ; c'est la hantise de tous les migrants, car ce village à la frontière est en plein désert et il n'y a presque rien. Ces gens sont lâchés là sans aucune ressource, toute nationalité confondue, il y a même eu des Pakistanais récemment) – Certains d'entre vous ont déjà été déportés ?" Plusieurs me répondent que oui, l'un déjà à deux reprises: "Là-bas c'est la mort". – Et, ici, comment vous faites pour trouver à manger ? "Quand tu vas en ville il faut faire très attention" Celui qui fait office d'Imam nous raconte que le matin même son ami a été attrapé et que lui-même a pu fuir de justesse. "Quand on va en ville, dans les boutiques, il y en a un qui reste dehors pour surveiller la rue". Mais comment vous trouvez de l'argent: "C'est très difficile, parfois on travaille, mais il faut faire très attention, on est payé 250 dinars par jour (environ 2€20, une misère même en Algérie), mais une fois sur deux le patron nous dit à la fin de la journée de dégager car il n'a pas d'argent. Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse, on est clandestin ! Alors des fois on est obligé de vendre notre passeport. On mange un petit pain par jour, c'est tout" Martine s'inquiète des possibilités de trouver de l'eau "on a creusé au pied d'un rocher où l'eau suinte". Ils nous mènent jusqu'à cet écoulement "On a dû changer d'endroit car le premier est souillé" – "Et vous n'êtes pas malades ?" – "Les nouveaux sont malades et couchés pendant deux ou trois jours après ça va à peu près." Nous croisons ici des Nigériens qui viennent puiser un peu d'eau. Leur camp est un peu plus loin. L'un d'eux semble très malade, mais ne le reconnaîtra que bien plus tard lors d'une discussion seul à seul avec le Père B.

Le ciel commence à s'assombrir, à l'horizon des nuages cachent le soleil couchant. J'ai quelques légers frissons, même si mon pull est assez épais. Je me rends alors compte que la plupart sont en T-shirt, ils n'ont même pas de veste. Je me rends compte que certains sont tremblants de froid. La plupart portent des habits crasseux et déchirés. Ils portent presque tous ces fameuses sandales en plastiques fabriqués en Asie, très bon marché mais dont la résistance est lamentable: chez certains il manque un morceau, chez d'autres elles sont rafistolées avec du scotch... Une misère comme je n'en avais jamais vu auparavant. "Vous n'avez pas pensé à rentrer chez vous avec toute cette souffrance ?" – "Si, mais avec quel argent ? De toute façon on est plus loin de chez nous que de l'Europe." Lorsque nous leur annonçons qu'il reste plus de 2000 km à parcourir, ils sont surpris, mais ils ne changent pas d'avis: "Moi, j'ai une femme et trois enfants au pays, pour faire le voyage j'ai dû vendre la vache que

j'avais, alors si je rentre, on sera plus pauvre qu'avant, plutôt mourir ici !" "La saison des pluies a encore été mauvaise cette année, je ne peux pas rentrer."

Cette dernière phrase m'a beaucoup marquée. Je crois qu'elle montre tout l'étendu de cette folie: des hommes de la terre, des petits paysans, dans le sens noble du terme, qui certainement ne sont jamais allés au-delà de la petite ville la plus proche de leur village, qui certainement ont entendu des échos d'anciens membres de leur communauté ayant réussi, il y a quelques années à atteindre l'Europe, qui ont dû voir quelques images de l'Europe à la télé, se sont lancés sur la route avec les économies de leur famille parfois de leur village sans trop savoir ce qui les attendait. Ils ont parcouru des kilomètres à travers le désert, connaissant très mal l'itinéraire à suivre, assis à plus de 20 à l'arrière d'un pick-up (il faut l'avoir vu pour le croire), pris en otage par les passeurs qui font constamment monter les prix sous menace de les abandonner dans le désert. En repartant nous croiserons deux Libériens qui nous racontent être presque devenus fous lorsqu'un des leurs s'est laissé mourir durant la traversés, trop fatigué.

Tout ça pour en arriver là.

Certains parleront de camps ou de bidonvilles, voire de grottes, je crois que ces termes sont bien optimistes, car je n'y ai vu ni tente ni taule ondulée ni autres matériaux que l'on a coutume d'employer pour s'abriter. Parfois quelques morceaux de plastique, au mieux une bâche déchirée et quatre bâtons. Lorsque nous sommes repartis, il faisait nuit et le froid nous faisait accélérer le pas pour rentrer. Nous avons croisé des gens jusqu'à l'entrée de la ville. Les derniers nous saluèrent avec cette phrase "Merci pour votre considération pour nous".

Voilà ce qui se passe aux portes de l'Europe, c'est à peu près la même chose au Maroc, à Alger et très certainement en d'autres endroits. Ce que j'ai vu là-bas, ce que je vois ici à Alger, le résumer à des mots, des phrases, est très loin de ce que l'on peut percevoir quand on est face à ces réalités. Voilà le message d'accueil que nous réservons à ces gens. Les conditions de vie des migrants se sont fortement aggravées ces deux dernières années, depuis que l'Europe exerce une forte pression sur les pays du Maghreb, pour que ces derniers pratiquent la chasse aux migrants, pour que ces derniers fassent le sale boulot, ce qui n'était pas du tout le cas il y a quelques années. Tous les jours les droits de l'Homme les plus élémentaires sont piétinés. 29 000 clandestins ont atteint les îles Canaries cette année, dernier véritable passage envisageable par les migrants africains, malgré les nombreux dangers. Que sont 29 000 personnes pour l'ensemble de la population d'Europe ? Que sont 29 000 personnes pour les 60 millions de Français que nous sommes ? Est-ce que cela vaut vraiment le coup de mettre en place des lois de plus en plus drastiques ? Est-ce que cela vaut vraiment le coup d'en faire l'un des principaux sujets des campagnes électorales ? Est-ce que cela nécessite la mort d'êtres humains dans le désert ou en mer ? Des gens meurent pour venir chez moi, c'est de cette façon que doit s'exprimer mon hospitalité ? Cette réalité m'est tous les jours d'avantage insupportable. Parmi nous, Européens, quasiment tout le monde a déjà voyagé, visité d'autres pays, est curieux de découvrir le monde ; certains d'entre nous travaillent ou ont travaillé à l'étranger. Avez-vous subi de tels traitements ? En plus nous avons la chance de choisir, nous vivons convenablement chez nous. La plus grande partie des migrants provenant d'Afrique subsaharienne fuit la guerre, la misère, est fatiguée du chômage et de la corruption qui minent leur pays, fatiguée de voir leurs gosses avoir faim, se pose la question "pourquoi est-ce que moi aussi je n'aurais pas droit à mon morceau de prospérité ?"

La France est un creuset de gens aux origines tellement hétéroclites, je ne vais pas vous faire un cours sur les différentes vagues d'immigration qu'a connues mon pays. Moi-même je suis né en Alsace, de quel pays sont mes ancêtres ? Français, Allemands, Germains, peut-être Suédois, peut-être Romains, peut-être d'un tout autre endroit ? Toutes ces vagues d'immigrations m'ont laissé un héritage, ont construit mon pays ? Je crois que c'est faire injure à mes ancêtres que de fermer les frontières de mon pays. Bientôt vous serez amené à voter: pensez aux égarés de Tamanrasset, pensez au message que vous voulez adresser au monde dont vous êtes un citoyen avant tout, pensez aux témoignages d'hospitalité et de solidarité que vous voulez porter.